Ami du Clergé du 30 juillet 1936

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour l'Assomption de la T. S. Vierge. — I. Les raisons, le fait, les conséquences de l'Assomption de Marie, 465.
Cours de prônes sur les Evangiles. — XLVIII. *Assomption :* Marie, modèle de vie active et contemplative, 466.
Sermons pour les grandes fêtes. — *Pour l'Assomption :* La foi, 468.
Panégyrique de S. Roch. — Ce qu'on trouve dans le cœur d'un saint, 471.
Les personnages évangéliques. — LXXIII. Les « frères » du Seigneur, 473. — LXXIV. Les Scribes, 475.
Explication du Catéchisme. — *52e Leçon :* La communion, 478.

POUR L'ASSOMPTION DE LA T. S. VIERGE

I

LES RAISONS, LE FAIT, LES CONSÉQUENCES DE L'ASSOMPTION DE MARIE

Assumpta est Maria in cœlum.
Marie a été élevée au ciel.

Mes frères,

Il n'était pas possible que le corps de la Sainte Vierge fût condamné à rester dans le tombeau, où les mains des Apôtres l'avaient pieusement enseveli. Il n'était pas possible que ce corps fût soumis à l'œuvre de décomposition qui attend chaque homme à la fin de sa vie.

I

La corruption du tombeau est, en effet, l'œuvre du péché. Il semble même qu'on puisse dire qu'elle est plus particulièrement l'œuvre du péché d'impureté. Oui, cette corruption est un des châtiments par lesquels Dieu punit la révolte du péché contre son autorité, un des châtiments par lesquels il tire vengeance de ce corps qui a cherché sa satisfaction dans les plaisirs mauvais.

Or Marie a été, pendant toute sa vie, un modèle parfait de sainteté. Le péché ne l'a pas même effleurée. Elle n'a jamais rien offert à Dieu que de pur : son âme, son corps restèrent toujours vierges, sans tache, immaculés. Dès lors, n'était-il pas juste qu'elle fût affranchie de cette triste loi ? Non, la corruption du tombeau n'était point faite pour elle.

Mais Marie est surtout la mère de Jésus. C'est elle qui lui a donné la vie, aussi véritablement que les mères ordinaires la donnent à leurs enfants. C'est elle qui l'a formé de son sang le plus pur, qui l'a nourri de son lait et lui a prodigué tous les soins que réclame la faiblesse de cet âge. Comment voulez-vous après cela que Jésus abandonne à la dissolution du tombeau ce corps à qui il doit son humanité, cette mère qui l'a tant aimé, qui l'a comblé des témoignages de son amour ? Non, cela ne peut se concevoir.

Avec quel bonheur un fils bien né rendrait la vie au corps inanimé de sa mère, s'il le pouvait ! Hélas ! son impuissance l'empêche de réaliser son désir. Mais l'impuissance ne compte pas pour Jésus. Il peut ce qu'il veut, puisqu'il est Dieu. Or il aime sa mère d'un amour sans bornes. Donc nous pouvons être assurés, quoique l'Eglise ne l'ait pas positivement défini dans un article de foi, nous pouvons être assurés qu'après être passée par les portes de la mort et du tombeau, à la ressemblance de son divin Fils, Marie est montée elle aussi, par suite de cette même ressemblance, en corps et en âme au ciel.

Et vous savez ce que raconte une ancienne et vénérable tradition. Trois jours après avoir enseveli la Sainte Vierge, les Apôtres revinrent au tombeau. O prodige ! ils n'y trouvèrent pas le dépôt sacré qu'ils venaient vénérer ; ils n'y trouvèrent que le linceul qui avait servi à l'envelopper. Son corps ressuscité avait été transporté au ciel : *Assumpta Maria in cœlum.*

II

Tâchons de nous représenter ce que dut être ce triomphe de la Sainte Vierge. Ce n'est pas d'elle-même qu'elle s'élève : son Fils seul a eu ce pouvoir. Pour elle, c'est une force extérieure qui doit l'emporter vers les hauteurs du firmament. Mais ce ministère n'est confié qu'aux anges.

A peine a-t-elle été ressuscitée par la puissance divine, que les envoyés célestes s'approchent d'elle avec les marques de respect qu'ils doivent à leur Reine. Ils la saluent au nom de son Fils et lui transmettent le message dont il les a chargés pour elle : « Venez, ô ma Mère, venez recevoir la couronne que vous avez méritée. »

Et un immense cortège, formant la plus belle cour d'honneur qui se puisse imaginer, monte de la terre vers le ciel. Là se trouvent les Patriarches, les Prophètes, les saints de l'Ancien Testament. Là se trouvent aussi les âmes radieuses des apôtres, des confesseurs, des vierges, des martyrs qu'a déjà enfantés au ciel la foi annoncée par Jésus-Christ. Mais que dire aussi du nombre et de la beauté des anges, des archanges, des chérubins, des séraphins qui sont là pour honorer la vierge triomphante ?

Tous ensemble ils la chantent, la célèbrent, l'exaltent dans des hymnes de la plus suave harmonie : « Salut, lui disent ils, ô vous qui êtes la gloire de la Jérusalem nouvelle, la joie d'Israël, l'honneur de notre peuple, nous vous louons, nous vous bénissons ! »

Les portes du ciel s'ouvrent. De quel bonheur est remplie l'âme de Marie, à la vue de ces magnificences qui semblent redoubler d'éclat pour fêter sa venue, en entendant ces nouveaux accents de louanges et de reconnaissance par lesquels on l'accueille ! Dans quel ravissement d'amour elle

tombe lorsqu'elle revoit Jésus, son divin Fils, lorsqu'elle est reçue par le St-Esprit et Dieu le Père, qui lui témoignent leur infinie affection et la comblent de leurs faveurs !

Avec quelle expression d'humilité elle chante alors de nouveau son *Magnificat :* « Mon âme glorifie le Seigneur, parce qu'il a exalté la petitesse de sa servante ! » Mais plus elle s'humilie et s'anéantit, plus elle est exaltée. La Sainte Trinité elle-même dépose sur sa tête une couronne d'un éclat incomparable et la fait asseoir sur un trône resplendissant, tout près de la sainte humanité de Jésus. C'est là qu'elle est établie à jamais, et la cour céleste reconnaît sa royauté en lui disant : « Salut, reine du ciel, vous êtes placée avec Jésus, votre Fils, au-dessus de toute créature. » *Exaltata est super choros angelorum.* Elle a été élevée au-dessus des chœurs des anges.

III

Quelle confiance alors cette élévation de la Sainte Vierge ne doit-elle pas exciter dans nos âmes ! Car Marie n'est pas seulement comblée d'hommages, comme jamais reine ne l'a été sur la terre. Dieu a fait davantage pour elle. Il lui a communiqué en même temps la puissance, une puissance illimitée.

Tout ce qu'elle demande lui est accordé. Elle ne saurait essuyer de refus. Jésus, qui lui a obéi durant sa vie mortelle, veut encore accomplir, exécuter au ciel ce qu'elle désire. Voilà pourquoi S. Bernard l'appelle la toute-puissance suppliante, établie pour être le canal de toutes les grâces spirituelles et aussi la dispensatrice d'innombrables faveurs temporelles.

Or usera-t-elle de sa puissance ? Est-il besoin de se poser cette question ? Chez elle, pas la moindre trace d'égoïsme ; son élévation n'a pas fermé son cœur à nos misères ; au contraire, il est devenu plus sensible à notre triste situation sur cette terre d'exil, et son unique désir est de nous secourir, de sorte que nous pouvons compter sur sa protection la plus efficace.

O vous donc, âmes fidèles, qui chaque jour priez Marie et vous efforcez d'imiter ses vertus, ayez confiance en elle. Votre espoir ne sera pas trompé : vous êtes ses enfants chéris, ses privilégiés, c'est à vous que s'applique cette parole de S Anselme : « Celui qui sert Marie, est aussi sûr d'aller au ciel que s'il y était déjà. »

Et vous aussi, âmes qui avez le malheur de tomber dans le péché, mais qui du moins venez de temps en temps vous en purifier dans le sacrement de pénitence et conservez quelque pratique de piété filiale envers la Sainte Vierge, ayez aussi confiance. Si vous priez Marie, comment voulez-vous qu'à son tour elle ne prie pas pour vous ? Or, dit encore S. Anselme : « Celui pour qui Marie aura prié une *fois*, ne pourra être condamné à l'éternelle malédiction. »

Mais à ceux-là mêmes qui ne prient pas, à ceux qui vivent en dehors de la religion, malgré leur malheureuse et déplorable situation, il reste un dernier espoir de salut, c'est Marie. Marie ne les abandonne pas. Marie conserve pour eux ses sentiments de mère jusqu'à leur dernier moment. Oui, jusqu'à leur dernier moment, elle est prête à les sauver, pourvu qu'avant de rendre le dernier soupir ils jettent vers elle une parole ou du moins un regard de supplication.

* *

Tous donc, justes et pécheurs, ayons confiance en la Sainte Vierge. En ce jour anniversaire de son couronnement au ciel, faisons monter vers elle une fervente prière. Adressons-lui les paroles que l'Eglise elle-même a ajoutées à l'*Ave Maria* angélique. Disons-lui : « Sainte Marie, Mère de Dieu, » — par conséquent, vous qui êtes toute bonne, toute puissante, — « priez pour nous, pauvres pécheurs, » — car qui n'a pas été plus ou moins pécheur dans sa vie ? — « Priez pour nous maintenant, » maintenant que nous sommes entourés ici-bas de tant de dangers, — « et à l'heure de notre mort, » c'est-à-dire, au moment qui décidera à jamais de notre sort éternel. Ainsi soit-il.

COURS DE PRONES SUR LES ÉVANGILES

XLVIII

Assomption

MARIE, MODÈLE DE VIE ACTIVE ET CONTEMPLATIVE

Mes frères,

L'Evangile d'aujourd'hui nous raconte une des nombreuses visites de Notre-Seigneur à ses amis de Béthanie, à Lazare qu'il avait tiré du tombeau et à ses sœurs Marthe et Marie-Madeleine. Nous y voyons Jésus arrivant sans doute à l'improviste, suivi de ses douze apôtres, et Marthe se multipliant pour préparer le gîte et le couvert à tant de monde qu'elle n'attendait pas. Pendant ce temps, Marie-Madeleine se tient aux pieds du Sauveur, écoute avec avidité les paroles qui tombent de sa bouche et les médite dans son cœur. Mais Marthe, qui ne suffit pas à la besogne, interpelle Jésus : « Maître, supplie-t-elle, n'avez-vous aucun souci de ce que ma sœur me laisse servir seule ? Dites-lui donc de m'aider. » Le Seigneur lui répond : « Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et tu te troubles pour beaucoup de choses. Or une seule est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée. »

Pourquoi, m. f., l'Eglise a-t-elle choisi pour la fête de l'Assomption cet Evangile où il n'est fait aucune mention de la T. S. Vierge ? C'est parce que, sinon au sens littéral, du moins au sens figuré, tout dans cet Evangile s'applique parfaitement à notre Mère du ciel et justifie admirablement le triomphe que nous lui décernons aujourd'hui.

I

« En ce temps-là, dit l'Evangile, Notre-Seigneur entra dans un bourg. » Ce bourg, nous l'avons vu,

c'était Béthanie. Mais il est un autre bourg où Notre-Seigneur était entré trente ans auparavant, lorsque, descendant du ciel, il vint habiter parmi nous. Ce bourg, c'est la terre où nous vivons et qui, parmi les milliers d'astres qui peuplent le firmament, ne tient pas plus de place qu'un modeste bourg, qu'un simple village dans ce vaste univers.

« Et étant entré dans ce bourg, continue l'Evangile, une femme le reçut dans sa maison. » Cette femme qui reçut Jésus à son entrée en ce monde, vous l'avez deviné, c'est la Sainte Vierge. Avant de quitter le ciel, Notre-Seigneur avait député l'ange Gabriel vers Marie pour lui demander l'hospitalité, et cette Vierge très pure ayant accueilli sa requête, Jésus vient pendant neuf mois habiter dans son chaste sein. Marie, comme une maison vivante, comme un sanctuaire trois fois saint, fut donc la première demeure qui abrita ici-bas le Fils de Dieu fait homme. C'est pour que cette demeure fût digne de lui qu'il avait préservé Marie du péché originel, qu'il la combla de grâces et l'orna de toutes les vertus. Le séjour qu'il y fit ne put que sanctifier davantage encore cette demeure et la rendre plus digne, si possible, de notre vénération.

Après sa naissance, Notre-Seigneur trouve un abri dans la grotte de Bethléem et les quelques jours qu'il y passe la rendent à tout jamais célèbre et si digne de respect que depuis dix-neuf siècles on accourt du monde entier pour la vénérer et y prier. Puis c'est la sainte maison de Nazareth qui sert de demeure pendant de longues années au Sauveur du monde. Le séjour que celui-ci y fit, les mystères sacrés accomplis sous son toit, les vertus dont elle fut témoin, les saintes conversations dont elle entendit les échos l'ont rendue si précieuse que quand les infidèles, les Turcs envahirent la Palestine, Dieu, pour la préserver de leurs profanations, ordonna à ses anges de la prendre sur leurs ailes et de l'emporter bien loin en pays chrétien, en Dalmatie d'abord, puis en Italie, à Lorette, où, abritée sous une magnifique basilique, elle est l'objet de la vénération de l'Eglise entière.

Pouvons-nous nous étonner après cela, m. f., que le corps virginal de Marie, qui avait servi de demeure à Notre-Seigneur, ait été préservé des outrages de la mort ? Le divin Sauveur ne pouvait moins faire pour lui que pour la sainte maison de Lorette, et voilà pourquoi, après la mort de Marie, il envoie ses anges prendre avec respect au fond du tombeau ce corps vivifié à nouveau par son âme très sainte et l'emporter au plus haut des cieux. C'est là qu'est maintenant le corps de Marie, c'est là qu'en corps et en âme et toute resplendissante de gloire, cette bonne Mère reçoit les hommages que nous lui adressons en ce jour.

II

La Sainte Vierge n'a pas seulement offert l'hospitalité à Notre-Seigneur, elle a rempli à son égard le double office de Marthe et de Marie. Mieux que Marthe, elle l'a servi toute sa vie et mieux que Marie elle l'a aimé et prié. Et en menant ainsi la vie active de Marthe et la vie contemplative de Marie, elle a cumulé les mérites de l'une et de l'autre et obtenu au ciel ce beau trône qui l'élève au-dessus de tous les anges et de tous les saints.

La vie active est celle que vous menez tous, m. f. Elle consiste à vaquer à vos occupations matérielles, chacun selon votre état. Vous menez cette vie active, cultivateurs, en vous adonnant aux travaux des champs, ouvriers, en accomplissant votre tâche à l'usine ou à l'atelier, commerçants, en vous livrant à votre négoce, mères de famille, en vaquant comme Marthe aux travaux du ménage et en prenant soin de votre mari et de vos enfants. Votre activité à tous glorifie Dieu si vous avez soin, comme Marthe, de l'exercer pour lui, pour accomplir sa très sainte volonté. Il mène cette vie active, le prêtre qui se dépense dans les travaux du saint ministère, le religieux ou la religieuse qui instruit les enfants sur les bancs de l'école, soigne les malades dans les hôpitaux ou se rend à domicile leur porter les consolations et les soins nécessaires. Ils mènent une vie active, tous ceux qui, d'une façon ou d'une autre, exercent envers le prochain les œuvres de miséricorde corporelle ou spirituelle.

Or, m. f., cette vie active, qui l'a menée plus parfaitement que la T. S. Vierge ? Elle n'a fait, à la vérité, que des actions ordinaires, mais ces actions ordinaires, elle les a faites d'une façon extraordinairement sainte, puisque c'est pour Dieu qui habitait sous son toit qu'elle les a toutes accomplies. Ah ! bien plus que Marthe de Béthanie, elle s'est dépensée à son service pour le nourrir quand il avait faim, l'abreuver de son lait quand il avait soif, veiller sur lui dans son berceau, le réchauffer, le porter dans ses bras. C'est pour lui qu'elle vaquait aux soins du ménage, qu'elle tissait cette tunique sans couture que les soldats tirèrent au sort au pied de la croix, qu'elle préparait les aliments. Avec quel dévouement elle le soustrait aux coups d'Hérode, le cherche à Jérusalem où elle l'a perdu, l'accompagne au Calvaire et le console par sa présence à ses derniers moments !

Et ces œuvres de miséricorde qu'elle exerça envers Jésus, elle les exerça pareillement envers le prochain. Avec quel empressement elle court offrir ses services à sa cousine sainte Elisabeth, avec quelle délicatesse elle intervient près de son Fils à Cana en faveur des époux qui n'ont plus de vin ! Oui, Marie a mené une vie saintement active en exerçant toute sa vie la miséricorde sous toutes ses formes en faveur de Jésus et de ses membres souffrants.

Aussi il me semble le voir, lorsqu'elle se présente au seuil du Paradis au matin de l'Assomption, quitter son trône pour venir au devant d'elle et lui dire en la prenant par la main : « Venez, ô Mère bien-aimée, venez prendre possession du trône que je vous ai préparé, car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire, j'étais nu et vous m'avez

vêtu, j'étais sans abri et vous m'avez logé, j'étais prisonnier, lié et garrotté au cours de ma passion et vous êtes accourue à moi pour m'accompagner sur le chemin du Calvaire ; je souffrais horriblement, cloué sur la croix, et pendant les trois longues heures que dura mon agonie, vous m'avez assisté et consolé par votre présence, enfin vous avez pieusement reçu mon corps dans vos bras et sur vos genoux et présidé à sa sépulture ; venez, ô mère bien-aimée, que je vous couronne reine des anges et des saints. »

III

A la vie active de Marthe, Marie a joint la vie contemplative. Cette vie contemplative est celle que menait Marie aux pieds de Jésus, l'adorant, écoutant ses enseignements et les méditant. C'est celle que mènent les religieuses cloîtrées qui passent leurs journées et souvent leurs nuits au pied des autels, tout occupées à adorer Dieu, à le remercier, à implorer ses grâces et à lui demander pardon pour elles-mêmes et pour l'Eglise tout entière ; c'est celle que vous menez vous-mêmes chaque fois que vous faites trêve à vos travaux et à vos préoccupations terrestres pour penser à Dieu dans le recueillement et la prière. Il vous semble que cette vie contemplative est une vie à la fois oisive et sans profit et peut-être êtes-vous parfois tentés de taxer de désœuvrement et d'inutilité ceux qui s'y adonnent. C'est là une profonde erreur. Ce n'est une vie ni facile ni oisive, et la preuve, c'est que vous-mêmes vous garderiez bien de l'embrasser, sinon à cause des fatigues physiques qu'elle impose, du moins à cause du recueillement et de l'application qu'elle nécessite. N'est-il pas vrai que vous trouvez toujours trop longs les rares instants que vous consacrez à l'adoration et à la prière ?

Ce n'est pas davantage une vie inutile. Nous ne pouvons rien sans le secours de Dieu. Or pensez-vous que ceux-là ne font rien et perdent leur temps qui sollicitent ce secours et pour eux et pour vous, qui appellent les bénédictions de Dieu sur vos travaux, vos entreprises et la société tout entière ? Il faut bien qu'il y en ait qui prient sans cesse, qui adorent sans cesse, qui expient sans cesse pour faire contrepoids à ceux qui ne prient jamais, qui offensent Dieu continuellement sans jamais lui demander pardon. Si malgré les crimes du monde Dieu ne le détruit pas par un nouveau déluge ou en faisant tomber sur lui le feu du ciel, c'est aux saintes âmes qui jour et nuit lèvent vers le ciel leurs mains suppliantes, comme autant de paratonnerres, que nous le devons.

La vie active est bonne, aussi Notre-Seigneur se garde-t-il bien de blâmer Marthe qui s'y livre avec ardeur et beaucoup de dévouement. Mais la vie contemplative est meilleure parce qu'elle sanctifie la vie active et la rend méritoire pour le ciel, parce que surtout elle nous unit davantage à Dieu par la pratique de la foi, de l'espérance et de la charité ; en nous plaçant habituellement en sa sainte présence, elle nous fait commencer dès ici-bas la vie du ciel qui consistera à voir Dieu, à l'aimer et à le posséder pendant toute l'éternité. Voilà pourquoi Notre-Seigneur dit de Marie qu'elle a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée.

Eh bien ! cette vie contemplative, la Sainte Vierge l'a unie à la vie active. Dès sa plus tendre enfance, elle la pratique dans le Temple où elle s'est consacrée à Dieu, elle la continue à Nazareth où l'ange la trouve en prière quand il vient lui annoncer le mystère de l'incarnation. Elle la pratique avec bien plus de perfection encore quand Notre-Seigneur est devenu son Fils. Avec quel amour elle le contemple dans la crèche de Bethléem ! Elle le regarde aller et venir et travailler dans l'atelier de Nazareth. Comme elle est heureuse de le voir chaque jour croître en sagesse et en grâce ! Comme elle admire son humilité, sa douceur, son obéissance ! L'Evangile le remarque à plusieurs reprises, elle était attentive à recueillir tout ce qu'on disait de Jésus, elle conservait précieusement dans son cœur le souvenir de tout ce qu'elle voyait, toutes les paroles qui tombaient de ses lèvres et en faisait le sujet béni de ses méditations. En sorte que, soit réellement, soit par la pensée, elle vivait continuellement avec Jésus.

Or cette vie d'union avec Jésus, qui fut son partage et fit son bonheur sur la terre, ne lui a point été enlevée à elle non plus. Au jour de son Assomption, elle a retrouvé au ciel ce Fils bien-aimé et elle y continue avec lui la vie d'intimité qui les unissait ici-bas. Tout à son aise elle peut continuer de l'y contempler, de l'y adorer et de l'aimer. Mais au ciel comme sur la terre, elle continue d'unir la vie active à la vie contemplative, et cette vie active consiste pour elle à s'intéresser à nous qu'elle a laissés sur la terre, à implorer son divin Fils en notre faveur, afin que nous comprenions que, selon le mot de Jésus à Marthe, une seule chose est nécessaire ici-bas. Cette seule chose nécessaire, c'est, comme Marie, de mériter que Dieu habite en nous par sa grâce, c'est de le servir et de l'aimer comme elle l'a fait et de nous rendre dignes enfin de faire un jour comme elle une glorieuse entrée au ciel. Ainsi soit-il.

SERMONS POUR LES GRANDES FÊTES [1]

Pour l'Assomption

LA FOI

> Bienheureuse êtes-vous d'avoir cru, car toutes les promesses du Seigneur s'accompliront en vous.
> (Luc, I, 45).

Mes frères,

Bien étrange était, pour l'humble vierge de Nazareth, le message de Dieu au jour de l'Annoncia-

[1] Cette série est prévue pour des auditeurs qui ne viennent à l'église qu'aux grandes fêtes.

tion : « Vous aurez un enfant, il sera appelé le Fils du Très-Haut, il montera sur le trône de David son père, et il régnera sur Jacob éternellement. » Et voici qu'en ce jour s'achève dans la gloire du ciel l'admirable mission de Marie ; elle a donné la vie au Fils de Dieu, elle a collaboré à l'œuvre de notre Rédemption, elle a aidé aux premières conquêtes de l'Eglise naissante ; les promesses divines se sont réalisées en elle et par elle ; le monde a connu son Sauveur, Dieu a de nouveau accueilli ses enfants. Et tout cela, sainte Elisabeth, au jour de la Visitation, l'a attribué à la foi de sa cousine : tant il est vrai que la foi peut transporter des montagnes, accomplir des merveilles. Aussi mon intention est-elle aujourd'hui d'affermir votre foi et de la rendre plus active.

I. — *La foi est innée au cœur de l'homme*

Croire est naturel à l'esprit humain : le petit enfant croit naïvement aux contes de fées, aux récits fabuleux et invraisemblables qui enchantent son imagination et bercent son sommeil ; volontiers aussi on lui fait croire à certains êtres imaginaires dont la crainte le maintient parfois dans l'obéissance ; devenu plus grand, il écoute le maître, en classe, avec une sorte de vénération ; il ne lui vient guère à l'idée de discuter un fait historique ou de mettre en doute un point de géographie. Son esprit reçoit la vérité comme une cire molle reçoit une empreinte, sans discussion ni résistance.

Cette disposition première évolue ensuite avec l'âge, en général, de deux façons différentes : les uns, voulant jouer aux esprits forts, comme ils disent, croient bon de s'affranchir des vieilles croyances et de n'ajouter foi qu'à leur expérience personnelle ; mais leur vie démontre clairement qu'ils ne suivent pas la logique de leurs principes ; pratiquement, ils font comme tout le monde, s'en rapportent pour une foule de choses à l'avis et à l'enseignement des autres, et parfois même donnent leur confiance à des superstitions ridicules ou à des formules creuses et tyranniques. Et ils appellent cela la libre-pensée !

Pour d'autres, l'évolution s'accomplit dans un autre sens : ils raisonnent davantage, à mesure que l'esprit devient plus ouvert ; ils veulent des raisons de croire, ils discutent, mais loyalement, pour écarter, si possible, toute obscurité, toute objection ; ils veulent appuyer leur foi sur un fondement solide, afin qu'elle soit une vraie force, un instrument de travail, un principe d'action ; légitime et raisonnable exigence qui préserve de l'erreur et de la crédulité.

Non seulement tout homme porte ainsi en lui la faculté de croire à la parole d'autrui, mais il est aussi naturellement disposé à la confiance. N'est-ce pas en effet ce besoin inné de se confier à d'autres qui pousse l'être humain hors de la solitude morale, vers l'amitié ? On reconnaît là le besoin de faire des confidences, de faire partager ses joies et ses peines, de confier ses secrets et de se sentir l'objet de la pensée et de la sollicitude d'un ami.

Cependant, de tout temps aussi, l'homme a cru naturellement à un être supérieur, sage et puissant, tenant entre ses mains la destinée des hommes, un être qu'offensent nos fautes, capable de punir même sévèrement, dont il faut apaiser la colère, obtenir le pardon, se ménager les bonnes grâces. D'où les prières et surtout les sacrifices, que l'on rencontre même chez les païens ; en offrant à Dieu une part de ses récoltes, une pièce de son troupeau, l'homme s'assure la protection divine. De là aussi parfois, après les sacrifices, des repas rituels où les hommes sont censés s'asseoir à la table de Dieu, en signe d'amitié avec lui.

Ayant le sentiment de sa dépendance, l'homme a donc toujours deviné qu'il avait un maître à servir ; sentant sa faiblesse, son impuissance, même collective, en face de certains événements, il a cru en un Dieu puissant qui tenait son sort entre ses mains, à une Providence qui ordonnait et conduisait tout. La foi et la confiance en Dieu sont naturelles à l'humanité.

II. — *Dieu et la Révélation*

S. Paul, en parcourant les rues d'Athènes, avait vu, au fronton d'un temple ou sur le socle d'un autel, cette inscription : « Au Dieu inconnu » (Act., XVII, 23), et prenant acte de cette découverte, il haranguait la foule en disant : « Ce Dieu que vous adorez sans le connaître, je viens vous parler de lui. » Or S. Paul n'était que le porte-parole du Christ ; comme a dit S. Jean : « Dieu, personne ne l'a jamais vu, mais le Fils de Dieu, qui est toujours dans le sein du Père, nous l'a fait connaître. » (Jo., I, 18).

Jésus-Christ appartient à l'histoire : il a vraiment vécu ici bas une vie humaine, c'est là un fait historique que nul ne peut mettre en doute, que personne ne songe à nier. De ses faits et gestes, de ses paroles, nous avons une relation fidèle et exacte ; de nombreux travaux en ont établi solidement la valeur et l'autorité. Cette relation a nom : les quatre Evangiles, écrits par les apôtres ou sous leur dictée, c'est-à-dire par les compagnons et amis de Jésus, témoins des faits qu'ils racontent.

Ces écrivains sacrés, donc tout à fait dignes de foi, nous rapportent des choses merveilleuses : Jésus a, d'un signe, apaisé la tempête, d'un geste multiplié les pains, guéri des aveugles, d'un mot ressuscité les morts ; ses guérisons miraculeuses ne se comptent pas, une science achevée de l'avenir, une connaissance secrète des cœurs s'ajoutent à une puissance étonnante ; en face de tels récits, l'aveu d'un homme loyal et de bonne foi rejoint l'opinion des spectateurs contemporains : « Il ne saurait faire tout ce qu'il fait si Dieu n'était avec lui. » (Jo., III, 2 ; IX, 33).

Or la conception que tout homme se fait de la divinité et la soif de justice qu'il ressent en son cœur lui interdisent de mêler Dieu à une action mauvaise et injuste. Que Dieu nous punisse à cause de nos crimes, la sage raison admet cela, mais qu'il se prête à une œuvre néfaste et injuste, comme serait celle de nous induire en erreur, de nous faire des promesses fallacieuses, d'abuser de notre confiance, cela nous répugne. En réalité, Dieu est la vérité même et ne saurait, par ses miracles, aider et approuver le mensonge et l'imposture.

Mais Jésus nous dit, dans les termes les plus explicites et les plus clairs : « Je suis le Fils de Dieu » ; il accepte la sentence qui le condamne à mort à cause de cette parole, et il meurt effectivement plutôt que de se rétracter. Et — preuve que Dieu est bien toujours avec lui — il ressuscite le troisième jour, en dépit des précautions juives et du désespoir de ses amis, tout comme il l'avait prédit.

Dès lors, il n'y a plus de doute, il est vraiment le Fils de Dieu ; mais alors il est à même de nous révéler le Dieu caché, il n'a qu'à soulever le voile qui dérobe à nos yeux sa divinité, il n'a qu'à parler. C'est justement ce qu'il a fait, et nous avons appris, au sujet de Dieu, des choses aussi nouvelles que touchantes, nous avons appris que Dieu faisait de nous ses enfants et voulait nous traiter comme tels dans le temps et dans l'éternité.

Tout au long de son enseignement, Jésus paraît ne connaître qu'une expression pour nous parler de Dieu : « Votre Père céleste » ; quand il apprend aux apôtres la prière dominicale, il leur dit : « Vous prierez ainsi : Notre Père qui êtes aux cieux. » Pour bien faire comprendre jusqu'à quels détails veut bien descendre cette sollicitude paternelle : « Regardez, dit-il, les oiseaux du ciel, ils ne sèment ni ne moissonnent, ils n'amassent rien dans des greniers, et votre Père céleste les nourrit. Ne valez-vous pas plus qu'eux ?... Considérez les lis des champs... ils ne travaillent ni ne filent... Si Dieu revêt ainsi l'herbe des champs, qui est aujourd'hui et demain sera jetée au four, ne le fera-t-il pas bien plus pour vous ? » (Math., VI, 26-30).

Pour montrer ensuite dans quel esprit de tendresse et d'amour paternel Dieu prend soin de nous, il nous dit : « Quel est parmi vous le père qui donne une pierre à son fils réclamant du pain, ou un serpent au lieu de poisson, ou un scorpion au lieu d'un œuf ? Si donc vous, tout méchants que vous êtes, vous savez donner à vos enfants de bonnes choses, combien plus votre Père céleste donnera-t-il l'Esprit-Saint à ceux qui le lui demandent ! » (Luc, XI, 11).

Ainsi non seulement l'existence de Dieu nous est confirmée par Jésus, Fils de Dieu ; mais nous apprenons de plus que nous sommes enfants de Dieu, objets d'une tendre sollicitude en laquelle s'allient une infinie sagesse et un pouvoir illimité. Pouvons-nous à ce Dieu refuser notre croyance ? Pouvons-nous remettre entre mains plus sûres notre destinée ? Ne devons-nous pas dire avec S. Paul : « Je sais à qui j'ai donné ma foi et ma confiance, je sais à qui j'ai cru » (I Tim., I, 12) ?

III. — *La foi et les œuvres*

La foi, m. f., ne doit pas être seulement sur les lèvres, dans un *Credo* distraitement récité ; elle n'est ni une formule ni une étiquette ; elle est un principe d'action. L'expression : « Je crois en Dieu » ne veut pas dire seulement : « J'admets et reconnais son existence » ; elle veut dire : « Je sais que Dieu existe, je sais qui il est, j'ai confiance en lui, je place mon sort entre ses mains. » En conséquence, la foi en Dieu nous oblige à trois choses : à accepter son enseignement, à obéir à ses commandements, à recevoir ses sacrements.

Si nous croyons en Dieu, nous croyons d'abord à sa parole, et d'ailleurs les révélations qu'il nous apporte nous intéressent au premier chef : il nous retrace l'histoire émouvante de notre destinée première, de notre chute et de notre rédemption ; il termine par les plus consolantes promesses : la rémission des péchés, la résurrection de la chair et la vie éternelle. Tout cela est vraiment trop attachant pour que nous refusions d'y croire.

Notre foi doit s'étendre à tout l'Evangile et à tout l'enseignement de l'Eglise, institution divine qui a reçu le dépôt de la vérité et qui se présente à nous avec toutes les garanties désirables. Notre foi doit se préoccuper de penser en tout comme cette Eglise ; c'est auprès d'elle que nous devons chercher la lumière sur tous les grands problèmes qui passionnent l'humanité, la solution de toute obscurité. Enfin, comme la vérité est une, nous devons rejeter comme dangereux tous les systèmes, tous les programmes qui s'opposent, en quoi que ce soit, à l'Evangile ou à l'Eglise ; ce n'est pas à nous de mettre Dieu en parallèle avec des opinions humaines, ce n'est pas notre rôle, à nous croyants, de nous faire les disciples des dissidents ; nous avons la foi ou nous ne l'avons pas, mais si nous l'avons, soyons convaincus qu'en Dieu et en lui seul est *toute* la vérité.

La vérité est une lumière qui éclaire la route, qui montre le but à atteindre, qui aide à discerner et à comprendre le devoir ; elle est stérile et inutile si nous restons sur place, désœuvrés et paresseux, lâches et sans énergie. Dieu nous indique par ses commandements la route à suivre pour obtenir ces magnifiques récompenses, pour parvenir au bonheur ; il nous met en garde contre tout autre chemin qui nous conduirait à notre perte éternelle. Si nous refusons de lui obéir, c'est donc ou que nous voulons nous perdre, chose surprenante et horrible, ou que nous mettons en doute la parole et la Providence divines. En effet, Dieu, qui est à la fois sagesse et bonté infinies, nous indique la voie qui est en même temps la plus sûre et la plus facile ; refuser d'y marcher, se faire à soi-même son programme de vie en marge des commandements divins, c'est manquer

de confiance en Dieu, c'est croire ou qu'il ne sait pas le vrai chemin, ce qui offense sa sagesse, ou qu'il exige plus qu'il n'est nécessaire, ce qui offense sa bonté. Dieu est notre Père, il sait où est notre véritable patrie, il nous y conduit infailliblement, voilà ce que nous dit la foi ; la conclusion est simple : laissons-nous conduire par la main divine avec une obéissance toute filiale.

Mais l'enfant ne se contente pas de croire à l'enseignement paternel, de faire confiance à l'autorité qui commande pour son bien, il vient encore demander à ses parents, avec une tranquille assurance, tout ce dont il a besoin. C'est là encore ce que Dieu attend de nous, ce que la foi nous commande de faire ; si vraiment nous croyons à l'amour de Dieu pour nous, nous devons croire à sa pitié, à son pardon, à sa grâce, et, dans la lutte quotidienne que suppose le devoir, recourir à lui pour panser et guérir nos blessures, pour réparer nos forces, donc en un mot recevoir ses sacrements.

* *

M. f., tous vous avez encore la foi, même vous, les habitués des grandes fêtes, vous croyez en Dieu et en la vie éternelle, dans les heures d'épreuve vous pensez à Dieu, à votre heure dernière, vous voudrez mourir dans son amitié. Alors, je vous en conjure, ne laissez pas s'éteindre cette petite lumière d'où peuvent venir à votre âme égarée le pardon et le salut, efforcez-vous de la ranimer, mettez-la en œuvre dans l'obéissance, dans la prière, dans l'amitié divine.

Et vous, âmes ferventes qui avez la foi active et pratique, souvenez-vous de la promesse du Christ et réjouissez-vous dans le Seigneur : « Celui qui croit en moi, même s'il est mort, vivra. » (Jo., XI, 25). Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE SAINT ROCH

(16 août)

CE QU'ON TROUVE DANS LE CŒUR D'UN SAINT

Mes bien chers frères,

Je vous poserai tout de suite une question :

Quand vous voulez connaître la valeur d'un homme, quand vous voulez juger de sa vie dans le passé et des espérances qu'il peut vous donner pour l'avenir, où regardez-vous ?... Regardez-vous dans son intelligence ? Non... Regardez-vous dans sa volonté ? Pas davantage !... Vous regardez dans son cœur.

Si, regardant dans le cœur d'un homme, vous le trouvez vide ou si vous n'y trouvez que de l'égoïsme, que l'amour de soi-même et de tout ce qui peut satisfaire ses sens ou son orgueil, vous vous détournez de lui et vous passez.

Mais si vous y trouvez un de ces sentiments supérieurs qui sont l'honneur de l'humanité, un amour assez puissant pour l'entraîner jusqu'au combat, pour le rendre capable de se sacrifier dans la mort, de verser son sang et de donner sa vie pour une noble cause, arrêtez-vous et inclinez-vous avec respect, vous êtes devant un héros ou devant un saint.

Pourquoi ? Parce que c'est de notre cœur humain, qui est en nous le générateur de toute notre vie morale, que viennent dans notre vie et les magnifiques pensées et les sublimes élans, et les grandes actions et les grandes œuvres.

Je songeais à ces choses en relisant la vie du grand saint que nous honorons aujourd'hui. Je me demandais pourquoi S. Roch, — un saint qui est loin de nous dans le temps et loin de nous dans l'espace, — pourquoi S. Roch jouit d'une telle unanime popularité, pourquoi tant d'églises lui sont dédiées, pourquoi dans nos sanctuaires nous trouvons sa statue ou son image.

Ce Saint pourtant n'a pas laissé d'œuvres littéraires ou savantes qui retiendraient l'attention des esprits. Il n'a pas manifesté l'héroïsme de ses vertus dans la torture du martyre... Je n'ai donc pas interrogé son intelligence. Je n'ai pas interrogé sa volonté, j'ai interrogé son cœur, — et dans le cœur de S. Roch, savez-vous bien ce que j'ai trouvé ? J'ai trouvé trois choses : un grand amour, un grand renoncement, une grande bonté.

I. — *Un grand amour*

Avant de juger la valeur de ce cœur sanctifié par ses actions et par ses œuvres, il nous faut le pénétrer en lui-même, en étudier le mystère pour en comprendre le secret.

S. Roch, — j'en conviens, mes frères, — fut un enfant vraiment prédestiné. Il a été demandé à Dieu par les ardentes prières d'un père et d'une mère, et quand il vient au monde, il porte sur sa poitrine la Croix du Christ, signe de notre Rédemption.

Qu'est-ce à dire ? C'est à dire qu'il y a dans son cœur un grand amour : l'amour de Dieu, l'amour du Christ crucifié. Cet amour, il l'a reçu à son baptême. Il l'a développé par la prière, par l'étude, par le travail, par les sacrements.

Et cet amour n'a cessé de grandir. Il est devenu un amour dominateur, qui a tout unifié, tout transformé, tout surélevé dans son âme.

Cet amour unifie tout. Notre vie à nous est fatalement morcelée. Nous ne saisissons, dans le monde matériel qui nous entoure, la réalité des choses que par parcelles, et nous nous attachons sucessivement à l'une puis à l'autre. Qui mettra de l'ordre dans cette diversité de nos vouloirs ? L'amour de Dieu, idéal suprême. Il est le grand amour auquel tous les autres se subordonnent.

Tel est le phénomène que nous voyons se produire dans le cœur de S. Roch. Il aime tout en Notre Seigneur, avec lui, pour lui, par lui, selon lui. Il soumet sa pensée à sa pensée, sa volonté à sa volonté, ce cœur bat vraiment à l'unisson du Cœur divin.

Et quand cet amour suprême de Dieu a ainsi tout unifié, il poursuit son œuvre qui est de tout

transformer dans cette âme. Car l'amour de Dieu porté à ce degré, a cette puissance de tout purifier et de tout transformer. Il est un mouvement incessant qui rejette de l'âme tout ce qui pourrait en diminuer la limpidité ou en retenir l'essor.

Et cet amour va faire plus encore : il va surélever cette âme et cette vie. N'est-ce pas le propre de l'amour que de tendre toutes les puissances de l'être vers celui qui est aimé ? C'est donc cet amour de Dieu qui va porter le cœur de S. Roch jusqu'à Dieu.

Et dans cette vie unifiée, transformée, surélevée, cet amour suprême sera encore un amour fécond. Après l'avoir sanctifiée en elle-même, il la sanctifiera dans ses œuvres en y introduisant deux grandes vertus qui ont toujours leurs sources dans l'amour : le renoncement et la bonté.

II. — *Un grand renoncement*

Savez-vous, m. f., quel est le plus grand sacrifice que Dieu puisse demander à un homme ? C'est de lui redire ce qu'il a dit un jour à Abraham : « Tu vas quitter ton pays, ta famille, tout ce qui te rattache au temps et à l'espace, et tu vas t'en aller sur les chemins du monde. Tu seras l'errant perpétuel, le grand pèlerin qui n'a qu'une patrie : la route. »

Cet homme entend l'appel de Dieu. Il écoute, il se lève, et il s'en va... Il va partout où Dieu lui dit d'aller, et quand il est las, il se prend à dire :

> A quel point du chemin, mon Dieu,
> Avez-vous donc creusé ma tombe ?

Ce pèlerin de Dieu, S. Roch le fut sur les chemins du monde.

Il a entendu le « Viens et suis-moi ! » du divin Maître. Il sait que, pour marcher à sa suite, il faut se renoncer à soi-même. Il ne faut pas avoir deux tuniques, deux paires de chaussures, de l'argent dans sa ceinture.

Ce pèlerin, ne l'arrêtez pas, ne le retenez pas ! Il faut qu'il aille où Dieu le mène. Et si vous vous attachez à lui, il vous répondra ce que tout homme, pèlerin de la vie, devrait répondre : « Je viens de Dieu, je vais à Dieu, je porte Dieu ! »

Puisque Dieu l'appelle, S. Roch quittera tout. Il appartient à une riche famille, descendant des anciens comtes de Montpellier, qui se distinguèrent à maintes reprises dans la guerre sainte des Croisades. Il quittera la brillante demeure où il est né, où il a vécu les premières années de sa vie. Il quittera son bonheur, il quittera sa fortune. Discrètement, en vrai bienfaiteur, il donnera tous ses biens aux pauvres de sa ville natale. Il quittera jusqu'à la noblesse de son origine. Il partira. Le voilà errant sur les routes du Midi de la France et de l'Italie.

Il est pauvre, obligé de demander chaque soir un refuge pour abriter sa fatigue et son sommeil. Il vit de ce que la charité publique veut bien lui donner.

Il est pauvre de biens. Il est pauvre de sympathies aussi. On ne le connaît pas. C'est un pèlerin, si l'on veut, mais pour les portes auxquelles il frappe, c'est bien plutôt un mendiant, comme on en voit tant sur les chemins du moyen-âge. Au lieu des bienfaits de la charité, combien de fois n'a-t-il pas reçu, sur le seuil d'une demeure qu'il espérait accueillante, une parole de mépris ou une injure ?

Et quand il aura ainsi voyagé pendant des années, il voudra revenir vers son pays natal, y vivre dans l'oubli, y mourir dans la misère. Il reviendra, oui, mais là encore une suprême épreuve l'attend.

Peut être rêvait-il un cordial accueil de la part de sa parenté. Et c'est plus que du mépris qu'il en reçoit ! On ne le reconnaît pas. On le prend pour un imposteur. On le jette dans le cachot d'une prison, et il y restera cinq années, et il y mourra ! Et il faudra, pour qu'il soit enfin reconnu, qu'une céleste lumière vienne éclairer son cadavre.

III. — *Une grande bonté*

« Je porte Dieu... » dit le pèlerin qui passe.

S. Roch n'a pas été, sur les routes du Midi de la France et de l'Italie, un pèlerin comme tant d'autres, en qui se mêlait à la piété le goût des longs voyages. Il n'a pas répandu seulement des prières et des bénédictions. Il porte Dieu dans son cœur et il le répand sur ses pas. Il passe, comme passent les saints, en faisant le bien, en semant ses bienfaits sur les innombrables misères humaines.

A cette époque du moyen âge, un immense fléau désolait l'humanité. Une maladie contagieuse, terrible par ses ravages et contre laquelle les pauvres ressources scientifiques de l'époque étaient impuissantes, apparaissait ici ou là et en quelques semaines dévastait toute une région. C'était la peste.

S. Roch passe parmi ces populations désolées, terrifiées. Il est l'homme de Dieu. Il apporte Dieu, c'est-à-dire la Charité. Le voilà au chevet des malades, sans souci du danger de la contagion. Il les entoure de soins, de prévenances. N'est-ce pas le Christ qui est là malade, abandonné, le Christ qui souffre et qui va mourir ?

La Charité est faiseuse de miracles. Dieu a donné à son serviteur le pouvoir de guérir ceux qui sont atteints, d'écarter par un simple signe de croix le terrible fléau.

Quand on connaît la terreur causée par la peste au moyen-âge, les terribles ravages qu'elle faisait dans tous les rangs de la société, l'impuissance à enrayer ou à guérir l'épouvantable fléau et que l'on voit S. Roch doué de cet extraordinaire pouvoir miraculeux de triompher du mal qui décimait l'humanité, on comprend le culte qui lui a été rendu dans tous les pays et qui s'est propagé jusqu'à nos jours. On comprend que sa bonté ait inspiré les plus grands artistes, comme le Tinto-

ret et Rubens. On comprend que sa statue soit dans toutes nos églises. On comprend qu'un grand nombre de sanctuaires lui soient dédiés. On comprend votre piété à son égard, mes frères : elle n'est que l'expression d'une reconnaissance séculaire et de la confiance de la chrétienté toute entière.

* *

M. f., la peste n'exerce plus comme au moyen-âge ses terribles ravages parmi nous. C'est un fléau qui semble écarté désormais de notre monde occidental.

Mais n'existe-t-il pas d'autres fléaux qui déciment encore l'humanité et qui sont le désespoir des savants, parce qu'ils en cherchent en vain le remède ? Pourquoi dans l'angoisse de ces terribles maladies modernes, la tuberculose et le cancer, ne ferions-nous pas appel à la puissance miraculeuse de S. Roch ?

Et n'existe-t-il pas d'autres fléaux, qui s'appesantissent non plus sur les corps, mais sur les âmes ? Ne sont-elles pas des maladies profondes de notre époque, cette frivolité du cœur et de l'esprit, cette fièvre du plaisir, cette soif de l'argent et aussi cette épidémie d'aigreur, de rancune et de haine, qui semblent s'être emparées de toutes les âmes ?

Demandons à S. Roch, nous qui sommes comme lui des pèlerins sur le chemin de la vie, demandons-lui en ce jour de sa fête, en ce sanctuaire où il est tout particulièrement honoré, de nous guérir de tous ces maux, de nous délivrer de tous ces fléaux, en mettant dans les cœurs les vertus qui étaient dans le sien : un grand amour de Dieu, un grand renoncement, une grande bonté. Ainsi soit-il.

LES PERSONNAGES ÉVANGÉLIQUES

LXXIII

LES « FRÈRES » DU SEIGNEUR

La question que nous devons étudier aujourd'hui a soulevé d'ardentes polémiques ; mais elle est, par le fait même, si bien éclaircie que nous n'aurons aucune peine à en tirer les conclusions conformes à la vérité catholique. Il s'agit de ces personnages que les quatre évangélistes s'accordent à nommer les « frères » de Jésus.

I

Au début de l'Eglise, cette expression ne souleva aucune difficulté, parce que les fidèles la prenaient unanimement dans le sens large où elle était usitée depuis longtemps, et qu'ils connaissaient bien. Mais, un beau jour, surgit un hérétique, d'ailleurs demeuré fort obscur, et qui s'appelait Helvidius. Entre autres erreurs, celui-ci soutenait que les « frères » du Seigneur étaient réellement les fils de la même mère que lui, ce qui aboutissait logiquement à nier la virginité perpétuelle de Marie.

Dès le XVIe siècle, les protestants, heureux de trouver un prétexte pour battre en brèche nos croyances saintes, jugèrent en grand nombre que cette interprétation était excellente et, de nos jours encore, la plupart de leurs auteurs s'y tiennent opiniâtrement, sans souci des réfutations qu'on leur a maintes fois opposées. Ils sont appuyés, naturellement, par les rationalistes, qui ne demandent qu'à se mettre en contradiction avec la foi, fût-ce aux dépens de la science et de la probité intellectuelle.

Mais toute cette coalition est impuissante à prévaloir contre la réalité, parfaitement établie, des choses. Il est bien certain que le texte sacré raconte que Marie, mère de Jésus, vint trouver son fils, à la suite d'une prédication, avec les *frères* de celui-ci. Mais il faut ignorer profondément l'histoire et la linguistique pour attribuer à ce mot, chez des écrivains orientaux du Ier siècle, la signification stricte et littérale que nous lui réservons de nos jours.

Actuellement les frères ou sœurs sont les enfants issus d'une même origine. Le Code civil distingue d'ailleurs, à juste titre, entre les frères germains, consanguins et utérins, suivant que ces fils ont le même père et la même mère ou, au contraire, à la suite d'un second mariage, un seul ascendant direct commun. Remarquons en passant que, même aujourd'hui, le mot « frère » est usité couramment dans une acception beaucoup plus large et qui n'implique aucun lien de parenté naturelle, lorsqu'il s'agit de certains religieux. C'est ainsi que l'on dit : les Frères des Ecoles chrétiennes, les Frères de Saint-Jean de Dieu, ainsi de suite.

Dans l'antiquité, au contraire, le vocable que nous analysons avait un sens tout différent. Il indiquait bien l'idée de parenté, et même de parenté proche, mais pas exclusivement celle de filiation commune. On pouvait l'étendre, comme on le faisait d'ailleurs couramment dans la pratique, à toutes les personnes que nous traitons maintenant de « cousin ». Que l'on veuille bien ne pas s'imaginer que cet usage était particulier à la Galilée ou à l'époque de Notre-Seigneur. Il était au contraire si général et si ancien que nous en rencontrons des traces dès les premières pages de la Bible.

A défaut de pouvoir tout citer, relevons au moins quelques exemples. Il est dit, Gen., XIII, 8, qu'Abraham supplia Lot de ne créer aucune difficulté avec lui, « parce que, ajouta-t-il, nous sommes frères. » Or, au sens précis, ils étaient respectivement oncle et neveu. La même appellation, au sujet des mêmes personnages, se retrouve un peu plus loin (Gen., XIV, 16), lorsque l'Ecriture raconte qu'Abraham partit en guerre pour délivrer son « frère » Lot, qui, comme nous venons de le dire et comme il est prouvé par la généalogie biblique elle-même, ne lui était qu'un collatéral.

Plus tard, la même expression se retrouve, et toujours dans une acception aussi large, à propos

de l'épisode de Jacob et de Rachel (Gen., XXIX, 12-15), quand Jacob annonça à sa jeune cousine qui ne le connaissait pas, qu'il était le « frère » de son père, alors qu'en réalité il était le neveu de Laban. En sens inverse, dans un pays tout différent et à une époque bien plus récente, ne trouvons-nous pas couramment, dans les auteurs latins classiques, l'expression « *nepos, nepotes* », qui, rigoureusement, veut dire « neveu », employée avec la signification de « descendants, postérité », même directe? Il y a même des cas semblables chez les écrivains français du XVII[e] siècle, en un temps où cependant on se piquait de bien savoir sa langue.

Il est donc absolument sûr que le mot de l'Evangile ne désigne pas, à proprement parler, des frères de Jésus, mais simplement des parents proches, des cousins-germains peut-être, et que l'on ne peut loyalement tirer aucun argument de ce passage contre la gloire virginale de Marie, que la Tradition comme les Pères ont unanimement défendue et que l'Eglise enseigne très expressément.

II

Ce principe admis, il reste à se demander quel était le lien qui unissait Jésus à ses parents. Une première opinion a eu cours, autrefois, surtout chez les catholiques grecs. Quoiqu'elle s'appuie sur l'autorité de S. Eusèbe, de S. Grégoire de Nysse, de S. Epiphane et de S. Jean Chrysostome, elle paraît peu vraisemblable et est généralement abandonnée. Selon elle, il s'agirait de fils que S. Joseph aurait eus d'un premier mariage, contracté avant son union avec la T. S. Vierge. Mais comme on ne trouve aucune trace de ce mariage, et que rien ne permet d'affirmer que Joseph était veuf quand il épousa la Mère de Dieu, cette opinion doit être rejetée, en faveur de celle qu'ont soutenue S. Hilaire et S. Ambroise et d'après laquelle les frères de Jésus étaient les enfants d'Alphée et d'une très proche parente de Marie.

Nous sommes mieux documentés en ce qui concerne leurs noms, car l'Ecriture Sainte a pris soin de les citer à propos d'un incident bien connu.

Au cours de sa prédication, Notre-Seigneur était venu à Nazareth, dans la ville où il avait grandi et où tout le monde le connaissait personnellement. Il se rendit à la synagogue à plusieurs reprises, à l'occasion des assemblées sabbatiques, et émerveilla tout le monde par la profondeur de ses explications doctrinales. Normalement, ses compatriotes auraient dû aboutir à une conversion en masse. Mais un sentiment de jalousie mesquine les poussa dans une voie mauvaise : « D'où vient à celui-ci tant de science? se demandèrent-ils entre eux. Est-ce que ce n'est pas le simple fils d'un charpentier? Est-ce que Jacques, Joseph, Simon et Jude ne sont pas ses frères? »

Parce qu'il était d'une famille qui, quoique d'origine royale, était tombée dans l'obscurité et la misère, les Nazaréens refusèrent de reconnaître le Messie. Ce fut à ce propos que Notre-Seigneur laissa douloureusement tomber cet aphorisme qui, légèrement modifié, est devenu le proverbe : « Nul n'est prophète dans son pays. » Il ajouta : « Ni dans sa famille. » Ce dernier mot était malheureusement aussi exact que le reste. Mettons à part S. Joseph, dont l'Ecriture ne parle plus depuis la jeunesse de Jésus, et qui avait probablement déjà quitté ce monde quand commença la vie publique du Seigneur. Mettons à part Marie, qui crut dès l'instant de l'Annonciation et se montra toujours l'incomparable modèle des mères et des chrétiennes. Mais l'ensemble de la parenté du Sauveur considéra d'un très mauvais œil ses premières entreprises.

On éprouve quelque gêne à être obligé de reproduire ce verset de l'Evangile où il est dit que ses proches pensaient « qu'il avait perdu l'esprit, » lorsqu'il commença à convertir le monde. Tant il est vrai que l'envie exerce de terribles ravages, même dans le sein des familles. Beaucoup de cousins du Seigneur l'avaient vu grandir, sans aucune instruction humaine, car sa situation ne le mettait pas à même de fréquenter les rares écoles rabbiniques qui existaient çà et là. Ils l'avaient vu vivre dans une condition des plus modestes, au prix du travail de ses mains, dans les conditions mêmes où ils passaient leur obscure existence. Et tout à coup la supériorité du Maître s'affirmait d'une double façon inouïe : par la doctrine et par les miracles. Cela leur paraissait d'autant plus incompréhensible que rien, jusqu'alors, ne leur avait permis de connaître la véritable origine divine de leur parent selon la chair.

Il était dans le plan de l'Eternel que la filiation du Verbe ne fût proclamée que lorsqu'il commencerait sa mission officielle, ainsi qu'il arriva lors du baptême de Jésus par Jean-Baptiste dans le Jourdain. Ils étaient donc de bonne foi lorsqu'ils considéraient vulgairement le Christ comme l'un des leurs, tout simplement. Mais là où commençait leur tort, c'était quand ils prenaient ombrage de la grandeur soudaine du Rédempteur et quand, au lieu de marcher résolument à sa suite, ils avaient, en quelque sorte, honte de lui devant leurs concitoyens.

Peu à peu, ce sentiment fut dominé, dans leur âme, par un autre qui ne valait guère mieux. Lorsqu'il fut bien avéré que Jésus réalisait des prodiges et entraînait les multitudes, certains de ses parents s'imaginèrent de monnayer, en quelque sorte, cette renommée toujours croissante et d'en profiter pour risquer l'établissement d'une puissance temporelle dont ils comptaient bien avoir leur part.

Ils jugeaient d'après les vues humaines, généralement tout opposées à celles de Dieu. A leur avis, le Christ avait tort de se confiner dans les bourgades galiléennes, où sa réputation était déjà faite. Il aurait dû se produire dans la Judée, aborder Jérusalem et faire beaucoup de bruit dans cette capitale. Les miracles lui auraient alors, croyaient-ils, assuré une puissance plus

considérable et plus profitable. Et les chances de l'avenir auraient peut-être, par contre-coup, pu tourner alors en leur faveur.

III

Il n'est pas téméraire de penser que ce fut dans le but de gagner Jésus à leurs visées ambitieuses que certains de ses parents se mirent à sa recherche. La T. S. Vierge Marie les accompagnait, mais dans un dessein tout différent. Elle désirait revoir son Fils et son Dieu, dont elle était séparée depuis un certain temps, et, comme il était alors aussi incorrect que dangereux pour une femme de voyager seule, surtout dans une région aussi peu tranquille que la Palestine, elle n'avait pu le rejoindre quand il était au loin. Elle profitait donc naturellement de son passage dans la contrée pour l'aborder.

Quand la petite troupe arriva, le Messie était en train de parler à la foule qui l'entourait. Il avait réuni ses auditeurs dans une maison et leur expliquait le Royaume éternel, lorsque quelqu'un l'interrompit pour lui annoncer que sa mère et ses frères l'attendaient au dehors. Mais il ne voulut pas se laisser détourner de son œuvre sainte ; au lieu de renvoyer son auditoire pour rejoindre sa famille, et surtout sa mère, il saisit l'excellent prétexte qu'on lui offrait de donner à ses fidèles une nouvelle et grave leçon : « Qui est ma mère, dit-il, et qui sont mes frères ? » Puis il étendit ses bras vers ses disciples, en ajoutant que c'étaient ceux-là qui étaient vraiment ses frères, ainsi que quiconque qui accomplit la volonté du Père éternel.

Il ne faut voir, dans cette réponse, rien de désobligeant à l'égard de la Sainte Vierge. Elle réalisait admirablement la condition qui venait d'être indiquée par le Sauveur pour appartenir à sa famille spirituelle : elle croyait et elle aimait. Mais Jésus, comme il l'avait déjà fait aux noces de Cana, tenait à bien préciser que les liens du sang n'avaient aucune importance à ses yeux en comparaison de la tâche céleste qui lui incombait. Il voulait souligner en outre que si, en tant qu'homme, il possédait une famille, en tant que Dieu il était parfaitement étranger et supérieur à tous ces êtres humains qui voulaient se réclamer de lui à un point de vue naturel.

Lui qui lisait dans le secret des cœurs, savait aussi les dispositions douteuses dont étaient animés ses cousins et sa riposte leur montrait clairement qu'il n'était pas leur dupe. Enfin il ouvrait à l'humanité tout entière les horizons d'une merveilleuse espérance, en proclamant que chacun pouvait briguer l'honneur de lui appartenir, à la condition de se montrer docile à ce que Dieu attend de nous.

Il convient d'ajouter que certains membres de la famille de Notre-Seigneur furent appelés à devenir ses collaborateurs dans l'évangélisation de l'univers. S'ils n'avaient pas été les premiers à adhérer à la foi, s'ils ne furent pas les premiers élus, parmi les disciples, il n'en accomplirent pas moins des labeurs glorieux et féconds. Deux d'entre eux, Jacques le Mineur et Jude, appelé encore Thaddée, eurent l'honneur de faire partie du collège apostolique et finirent leurs jours par le martyre ; deux autres, Simon et Joseph, s'inscrivirent parmi les fidèles du Rédempteur.

Quant au reste de la parenté du Messie, elle continua à demeurer dans l'ombre. A plusieurs reprises, néanmoins, le pouvoir impérial de Rome se préoccupa de ces descendants de la dynastie israélite qui, par leur naissance, avaient droit de se poser en prétendants au trône de Palestine et pouvaient ainsi créer des complications politiques. Vespasien, en particulier, les fit rechercher et, par mesure de sécurité, ordonna la mise à mort d'un certain nombre d'entre eux. Plus tard, Domitien s'inquiéta aussi de savoir ce qui demeurait de cette race. Mais il en trouva les derniers représentants si faibles, si pauvres, si dénués d'ambition et d'appui, qu'il dédaigna de les poursuivre et que ces parents du Seigneur purent terminer paisiblement leur existence qui se prolongea, dit-on, jusque sous le règne de Trajan.

LXXIV

LES SCRIBES

« Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites ! » répétait souvent Jésus quand il se trouvait en présence de ces hommes qui constituaient le clan de ses pires ennemis. Nous avons eu déjà l'occasion de dire ce qu'étaient les pharisiens. Voyons maintenant quelles étaient les fonctions des scribes et quelles furent les relations d'un certain nombre d'entre eux avec Notre-Seigneur.

I

Etymologiquement, le mot « scribe » signifie « celui qui écrit. » En des temps où l'art de l'écriture était extrêmement peu répandu, où la majorité des enfants ne passait pas par l'école, le seul fait de savoir lire et écrire donnait déjà une supériorité à ceux qui étaient capables de tracer les signes alphabétiques sur le papyrus ou le parchemin.

Mais les scribes ne se bornaient pas à posséder cette science rudimentaire. Ils y joignaient l'étude de la Loi. Cela leur conférait une grande autorité sur le peuple. Le code divin, en effet, s'imposait d'abord à la conscience de chaque fils d'Israël et, pour pouvoir s'y conformer, il fallait se renseigner auprès de ceux qui le connaissaient à fond, premièrement sur le texte lui-même, puis sur la manière de régler sa conduite suivant ses interprétations les meilleures.

En outre, la Loi mosaïque avait toute l'autorité extérieure d'une législation civile : elle réglait les contrats, les transactions, tous les actes de la vie civile et comprenait des sanctions que les tribunaux hébraïques appliquaient aux délinquants.

C'était là un nouveau motif de ne rien ignorer de ses prescriptions ou, quand on ne les connaissait pas par soi-même, de recourir, pour se documenter, à des interprètes autorisés.

Les scribes étaient donc à la fois, en quelque sorte, des directeurs de conscience doublés d'hommes d'affaires. Ils étaient les conseillers des gens peu lettrés et, par leur enseignement officiel, remplissaient une véritable charge publique dans la nation théocratique. Ils travaillaient parfois pour le compte d'un particulier qui les en avait priés dans telle ou telle négociation particulière; mais ils conservaient, dans l'intérêt de tous, la tradition sainte qu'ils expliquaient dans les réunions de fidèles.

Le Rédempteur, qu'ils détestaient pourtant, ne leur a jamais contesté ce droit ; tout au contraire, il en a formellement reconnu le principe, le jour où il dit aux foules qui le suivaient : « Les scribes et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse, observez donc et faites tout ce qu'ils vous disent. » Ces paroles proclamaient que les scribes avaient qualité pour continuer l'éducation religieuse et politique des Juifs, qui avait été commencée par Moïse ; et le Messie ne leur refusait pas cet honneur de voir en eux des successeurs du grand chef que Dieu même avait inspiré.

Mais malheureusement, s'ils avaient hérité d'une partie des attributions de Moïse, ils ne s'étaient pas imprégnés de l'esprit qui avait présidé à la rédaction de la Loi. Leur conduite privée était en opposition formelle avec la doctrine qu'ils répétaient chaque jour. Aussi Notre-Seigneur s'empressa-t-il d'ajouter, après avoir recommandé l'obéissance à leur égard : « Mais n'agissez pas comme eux. » Leurs exemples étaient donc aussi pernicieux que leurs leçons pouvaient être bonnes.

Le premier grief du Sauveur contre eux était qu'ils se dispensaient eux-mêmes des règles strictes qu'ils imposaient aux autres, règles absolument intolérables par leur minutie lorsque le scribe appartenait à la secte pharisaïque, ce qui arrivait la plupart du temps. De plus, leurs intentions étaient loin d'être droites. Ils ne cherchaient ni la vérité de Dieu ni sa justice, mais agissaient uniquement en vue des hommes, afin de se créer une réputation qui leur attirerait honneurs et richesses. Orgueilleux et faux, ils affectaient une piété purement extérieure, mais ils recherchaient les premières places dans les assemblées des synagogues, ainsi que les titres de primauté.

Les scribes, d'ailleurs, ne résidaient pas uniquement à Jérusalem : ils étaient répandus sur tout le territoire des douze tribus, de façon à être à la disposition du peuple entier. On a retrouvé leurs traces dans les colonies juives qui, par suite d'émigrations, s'étaient formées dans diverses villes d'Asie Mineure, de Grèce, et même dans la capitale de l'Empire. Mais c'est une question plus délicate de savoir si ces scribes, résidant à l'étranger, doivent être assimilés aux γραμματεις, fonctionnaires chargés de la rédaction des actes officiels. Il semble que cette identification doit se faire pour certains pays et non pour tous, suivant les circonstances locales.

II

Par cela même qu'ils représentaient non seulement l'Ancienne Loi, mais aussi tous les abus qui, peu à peu, s'étaient introduits dans son application, les scribes devaient haïr le Messie, qui flagellait leurs vices et apportait au monde une doctrine plus épurée. Ils ne se contentèrent pas de protestations plus ou moins platoniques : ils organisèrent une lutte constante contre Celui dont ils sentaient bien qu'ils n'arriveraient jamais à le séduire et à l'entraîner dans leurs erreurs.

Pour atteindre l'Homme Dieu, tous les moyens leur furent bons : ils cherchèrent aussi bien à ruiner son honneur qu'à le prendre en flagrant délit de contradiction avec lui-même. C'est ainsi qu'ils affectaient de se scandaliser fort de la condescendance de Jésus envers les pécheurs. Ils ne voulaient pas comprendre que, si le Christ daignait descendre jusqu'aux âmes les plus souillées, ce n'était pas pour se mettre à leur niveau, mais au contraire pour les purifier et les élever jusqu'à sa grâce. Aussi feignaient-ils l'indignation lorsque Notre-Seigneur franchissait le seuil, qu'ils considéraient comme impur, d'un publicain repentant et acceptait de s'asseoir à sa table. Leurs clameurs étaient aussi fortes quand une pécheresse publique, telle Marie-Madeleine, venait se prosterner aux pieds du Maître afin d'obtenir son pardon.

Dans le domaine de la théorie, ils s'unissaient aux autres pharisiens pour enserrer le Christ dans un réseau de questions captieuses, qu'ils avaient longuement préparées, avec toute l'étonnante subtilité que l'on est bien forcé de leur reconnaître. Ainsi agirent-ils lorsque, ayant surpris une femme coupable, ils la conduisirent à Jésus, qui ne pouvait ni la condamner sans démentir sa renommée de miséricorde, ni l'absoudre sans paraître violer la Loi. Nous aurons l'occasion de raconter bientôt comment la Sagesse divine déjoua ce piège et sut même faire tourner l'incident à la confusion de ceux qui avaient eu l'astuce de le provoquer.

Une des choses qui les exaspéraient le plus, c'était la méthode de prédication qu'employait Notre-Seigneur et qui contrastait avec celle que, depuis longtemps, ils avaient imposée au public. S. Marc a souligné cette différence, qui est, du reste, très importante, comme on va le voir. Il nous dit que le Christ enseignait les foules « comme ayant autorité, et non pas comme les scribes. »

Ces derniers, effectivement, ne possédaient pas une juridiction proprement dite. Ils se bornaient à prendre un passage de l'Ecriture, d'en donner le sens littéral, puis de le tourner et de le retourner de cent façons ingénieuses qui prouvaient la souplesse de leur intelligence et l'étendue de leur érudition, mais ne pouvaient faire aucun bien

aux âmes. Leurs commentaires étaient froids, impersonnels et pratiquement inutiles. Pour s'en convaincre, il suffit de lire le Talmud, la grande œuvre rabbinique, qui pénètre dans d'infimes détails, mais dont on ne saurait dégager un ensemble qui s'apparente, même de loin, aux merveilleux discours de l'Evangile.

Jésus, lui, affirmait au contraire qu'il était envoyé par Dieu et que, par conséquent, il avait le droit, non seulement de rappeler les commandements anciens, mais d'en imposer de nouveaux qui auraient une valeur égale ou d'abroger ceux que la Sagesse du ciel jugeait désormais périmés. Il se plaçait donc très au-dessus des vulgaires interprètes qui n'avaient pas le droit de changer une seule lettre dans les textes confiés à leurs soins.

S'ils avaient été de bonne foi, les scribes n'auraient eu qu'à s'incliner devant cette supériorité dont tout leur démontrait bien qu'elle était très légitime et très réelle. Mais ils ne savaient pas s'humilier, même devant l'évidence, et résistaient aux appels du bon Dieu, ainsi qu'à la voix de leur conscience, d'autant plus farouchement qu'ils sentaient, en dépit d'eux-mêmes, que leur cause était plus désespérée.

La confiance croissante des foules dans le Messie leur était un autre sujet d'envie. Pendant longtemps on les avait écoutés, puisqu'ils étaient des maîtres authentiques en Israël, mais avec une sorte d'indifférence glacée autant que soumise. Ils n'avaient pas su conquérir le cœur du peuple, précisément parce qu'ils n'aimaient personne sauf eux-mêmes et qu'ils ne s'acquittaient de leurs fonctions que pour se procurer des avantages personnels. Tandis qu'il suffisait à Jésus de paraître et de dire quelques mots pour qu'aussitôt un grand courant de sympathie s'établît entre lui et les âmes loyales qui étaient enthousiasmées par sa charité infinie. Il avait sur eux l'avantage de la clarté d'une doctrine plus pure et de la chaleur d'un dévouement sincère.

Les scribes n'auraient dû s'en prendre qu'à eux-mêmes, si la faveur générale se détournait d'eux chaque jour davantage, pour se porter vers celui qui faisait réellement du bien et qui se sacrifiait pour le salut de l'univers. Mais c'est le propre des âmes orgueilleuses de ne pas savoir reconnaître leurs défauts ou leurs tares : elles préfèrent accuser le monde entier que de se reconnaître tant soit peu inférieures ou coupables. Les scribes ne manquèrent point à cette règle. Loin de s'incliner devant leur Maître, ils multiplièrent les embûches, et loin de se laisser décourager par leurs échecs incessants, ils redoublèrent chaque fois de rage et de ruses pour abattre le Christ en qui ils voyaient un ennemi mortel.

III

L'une de leurs calomnies les plus odieuses leur fut suggérée par un miracle. Ainsi que le narre S. Marc, Jésus avait guéri plusieurs malades, dans les environs du lac de Génésareth, et les démons, « quand ils le voyaient, se prosternaient devant lui. » Ils proclamaient sa divinité, mais le Christ leur ordonnait sévèrement de se taire, car il ne convenait pas que le Messager de Dieu fût annoncé par les esprits impurs.

Sur ces entrefaites, quelques scribes descendus de Jérusalem, sans doute dans l'intention de contrebattre l'influence du Seigneur, apprirent ce qui se passait. Ils en tirèrent occasion de diffamer le Messie. On ne pouvait nier que celui-ci ait réellement et à plusieurs reprises chassé le diable du corps de possédés : le fait était trop public pour pouvoir se discuter. Mais la haine suggéra une explication que les scribes se hâtèrent de répandre parmi les groupes qui circulaient dans l'attente du Thaumaturge : « C'est par Béelzébub, prince des démons, qu'il chasse les démons. »

Ainsi donc Notre-Seigneur n'aurait été qu'un émissaire de Satan, un contrefacteur du Messie attendu. Une fois cette interprétation admise, on aurait eu beau jeu contre lui et on aurait même pu le faire condamner légalement comme sorcier ou magicien. Cette allégation était, du reste, parfaitement injurieuse, car le nom de Béelzébub était considéré comme des plus outrageants. Les Juifs l'employaient par dérision, en parlant de Lucifer, et sous ses formes diverses, « Baal'z'boub », ou « Baal-zebel », il signifiait exactement « Dieu des mouches » ou « Dieu du fumier. »

Jésus ne se laissa troubler ni par la grossièreté de l'injure ni par l'intention perfide qui la provoquait. Une seule chose était importante : rétablir la vérité et démontrer aux yeux de tous que sa mission venait du ciel et non de l'enfer. Les scribes ne s'étaient pas adressés directement à lui, mais il connaissait avec certitude leurs paroles. D'un geste, il les appela auprès de lui et, subjugués par la force qui émanait de sa personne, ils s'approchèrent, impuissants à lui résister en face. Il leur posa alors cette question, si lumineuse, si simple et si redoutable : « Comment Satan peut-il chasser Satan ? » Puis, comme il le faisait souvent, il se mit à expliquer le cas par des comparaisons et des paraboles.

Il n'eut pas de peine à convaincre, sinon ses adversaires forcenés, au moins la foule impartiale, qu'un royaume déchiré par les factions est voué à la ruine, de même qu'une famille divisée par les querelles s'achemine vers le désastre. La conclusion s'imposait d'elle-même : si les puissances infernales étaient opposées les unes aux autres, en sorte que le prince des démons ordonnât à l'un d'expulser les autres, ces puissances courraient d'elles-mêmes à leur anéantissement. Et comme tout le monde — les scribes surtout — savait bien que Lucifer est aussi intelligent que pervers, nul ne pouvait admettre de sa part une pareille sottise. Donc ce n'était pas au nom du prince des ténèbres que Jésus opérait des prodiges. Et comme, d'autre part, ses actes dépassaient les possibilités de la nature humaine, on se voyait forcé de recon-

naître qu'il ne pouvait agir qu'en vertu d'un principe surnaturel et, par suite, nettement divin.

Mais comme, cette fois, l'outrage avait dépassé les bornes de la miséricorde, le Christ voulut le relever en avertissant les scribes que, moyennant le repentir et le ferme propos, tous les péchés peuvent être pardonnés aux hommes, excepté celui qu'ils venaient de commettre : la faute contre l'Esprit Saint, c'est-à-dire l'obstination consciente et tenace dans l'erreur reconnue comme telle, quand il s'agit des dogmes divins.

EXPLICATION DU CATÉCHISME

52e LEÇON

LA COMMUNION

Q. 465. — *Qu'est-ce que communier ?*

R. — *Communier, c'est recevoir Jésus-Christ dans le sacrement de l'Eucharistie.*

Le mot « communier » signifie : s'unir. Celui qui communie s'unit à Jésus-Christ.

Lorsque Dieu créa l'homme, il voulut s'unir à lui en habitant en lui par la grâce. L'homme, ainsi uni à Dieu, devait mener la vie divine dans sa nature humaine. Mais, par le péché originel, il a perdu cette vie divine et a été séparé de Dieu. La Rédemption promise par Dieu devait consister à permettre à l'homme de retrouver cette union à Dieu. Par le baptême, qui nous applique les mérites de la Rédemption, nous avons retrouvé l'union avec Dieu qui habite dans l'âme du baptisé.

Mais la Rédemption est l'œuvre de Jésus-Christ. Il convenait donc que l'application définitive de la Rédemption nous fût assurée par lui, par une union spéciale avec lui. Car, malheureusement, après avoir retrouvé la grâce au baptême, nous pouvons la perdre par le péché actuel. D'autre part, cette vie surnaturelle, nous devons lui faire produire des fruits de vertus. Jésus-Christ, en s'unissant à nous, nous aide à garder la vie surnaturelle et à lui faire produire ses fruits.

Jésus-Christ a donc institué un moyen de s'unir à nous : c'est l'Eucharistie, le sacrement qui le contient tout entier sous les apparences du pain et du vin et qui lui permet de s'unir à nous à la manière d'une nourriture.

—

Q. 466. — *Quel est le signe sacré dans le sacrement de l'Eucharistie ?*

R. — *Le signe sacré, dans le sacrement de l'Eucharistie, ce sont les apparences du pain et du vin.*

Rappelons-nous que le signe sacré d'un sacrement, c'est le rite extérieur, sensible, nécessaire à l'existence du sacrement, mais qui en même temps représente la grâce invisible donnée par le sacrement et en fait comprendre les effets. L'Eucharistie, étant le sacrement qui nous unit à Jésus-Christ, a pour signe sacré les apparences du pain et du vin. Nous allons voir comment elles représentent la grâce du sacrement et nous en font comprendre les effets.

—

Q. 467. — *Pourquoi Jésus-Christ a-t-il institué l'Eucharistie sous les apparences du pain et du vin ?*

R. — *Jésus-Christ a institué l'Eucharistie sous les apparences du pain et du vin afin de montrer qu'il veut être la nourriture de nos âmes, comme le pain et le vin sont la nourriture de notre corps.*

La nourriture est nécessaire au corps : 1o pour lui conserver la vie (celui qui ne mange pas finit par mourir), 2o pour lui donner la force d'accomplir son travail (celui qui ne mange pas ou qui mange trop peu est faible et ne peut rien faire). L'âme, qui doit conserver la vie surnaturelle et accomplir un travail surnaturel, a besoin elle aussi d'une nourriture qui la soutienne et la fortifie. Aucune nourriture spirituelle ne saurait avoir une valeur supérieure ni même égale à l'Auteur de la grâce, à Celui qui nous a mérité la grâce par sa Passion et sa mort et qui est l'instrument même de notre salut. C'est pourquoi Jésus-Christ a voulu être lui-même cette nourriture ; pour faire comprendre aux âmes les plus simples l'action qu'il entend jouer en chacun de nous (nous conserver la vie surnaturelle et lui faire produire ses fruits en nous), il a institué son grand sacrement sous les apparences du pain et du vin. C'est nous dire : « Si votre corps a besoin habituellement du pain et du vin pour subsister et pour produire les actes qui lui sont propres, votre âme a besoin aussi habituellement de moi, qui me suis fait votre pain et votre vin au sens spirituel, pour subsister dans la vie surnaturelle et pour produire les actes qui sont propres à cette vie. »

—

Q. 468. — *Suffit-il, pour communier, de recevoir Jesus-Christ sous l'apparence du pain ?*

R. — *Oui, il suffit, pour communier, de recevoir Jésus-Christ sous l'apparence du pain, puisqu'il y est présent tout entier.*

L'apparence du pain symbolise le corps de Jésus-Christ, l'apparence du vin symbolise son sang. Mais il ne faut pas croire que sous l'apparence du pain est présent le corps seul de Jésus-Christ et sous l'apparence du vin son sang seul. Cette séparation du corps et du sang supposerait l'état de mort. Or Jésus-Christ ressuscité ne doit plus mourir. Il faut ajouter que sous chaque espèce sont aussi présentes l'âme et la divinité de Jésus-Christ. N'a-t-il pas dit : « Je suis le Pain vivant descendu du ciel » ? « Je » désigne sa personne tout entière, donc son corps, son sang, son âme et sa divinité. Nous venons d'expliquer les raisons pour lesquelles son corps et son sang ne pouvaient être séparés ; la parole du Christ nous fait comprendre que là où se trouvent son corps

et son sang doivent aussi se trouver son âme et sa divinité. Jésus-Christ est donc présent tout entier sous chaque espèce sacramentelle; il suffit par conséquent de communier sous l'espèce du pain pour le recevoir tout entier.

—

Q. 469. — *Quelle est la grâce sacramentelle de l'Eucharistie ?*

R. — *La grâce sacramentelle de l'Eucharistie est une grâce qui alimente en nous la vie surnaturelle et nous donne le gage de la vie éternelle et de la résurrection glorieuse.*

Sachant que l'Eucharistie est un sacrement qui donne à l'âme sa nourriture spirituelle, nous comprendrons facilement ce qu'est la grâce sacramentelle de l'Eucharistie. C'est tout d'abord une grâce qui produit les deux effets propres à la nourriture, effets dont nous avons déjà parlé : elle conserve la vie surnaturelle à l'âme, à la condition, bien entendu, que celle-ci fasse le nécessaire pour éviter les imprudences fatales et pour lutter contre les dangers qui se présentent sous forme de tentations ; de plus, elle augmente les forces surnaturelles de l'âme et lui permet de pratiquer avec plus de facilité et avec plus de perfection les actes des différentes vertus.

Mais la vie surnaturelle de la grâce en ce monde étant destinée à préparer la vie surnaturelle de la gloire en l'autre, l'Eucharistie, qui travaille à entretenir et à développer la première, concourt aussi à préparer la seconde. L'Eucharistie reçue avec piété dispose donc l'âme à la béatitude du ciel; puisque le corps doit lui aussi partager ce bonheur, elle contribue à le lui assurer, en le préparant à la résurrection glorieuse qui en est la condition préliminaire.

En disant que la grâce sacramentelle de l'Eucharistie nous donne le gage de la vie éternelle et de la résurrection glorieuse, on veut affirmer que quiconque reçoit l'Eucharistie avec les dispositions voulues et aussi souvent qu'il le faut parviendra certainement au bonheur du ciel.

—

Q. 470. — *Est-il nécessaire de communier pour vivre chrétiennement ?*

R. — *Oui, il est nécessaire de communier pour vivre chrétiennement, puisque Jésus-Christ a dit : « Si vous ne mangez ma chair, vous n'aurez pas la vie en vous. »*

C'était à Jésus-Christ, qui nous a rachetés, de déterminer les conditions auxquelles chacun recevrait l'application des grâces de la Rédemption, c'est-à-dire retrouverait la vie surnaturelle perdue par nos premiers parents, l'entretiendrait en lui et lui ferait produire des œuvres méritoires pour le ciel. Nous devons donc nous en tenir rigoureusement aux conditions fixées par Jésus-Christ. Or il a affirmé en termes clairs que la communion est aussi nécessaire à la conservation de la vie surnaturelle que le baptême à son acquisition : « Si vous ne mangez ma chair, vous n'aurez pas la vie en vous. » L'Eglise a précisé, selon sa mission, le minimum qui est imposé à tout chrétien à partir de l'âge auquel il a été jugé apte à communier : une communion par an. Faute de faire cette communion annuelle, on ne peut donc conserver en soi la vie chrétienne. Sans parler du manque de grâces dont on est victime en omettant la communion prescrite et qui fait courir à l'âme, ainsi privée de la nourriture nécessaire, les plus graves risques de péché mortel, il ne faut pas oublier que cette omission constitue à elle seule un péché mortel.

—

Q. 471. — *Quand est-on obligé de communier ?*

R. — *On est obligé de communier à partir de l'âge de raison, chaque année au temps de Pâques; mais l'intention de Jésus-Christ est que les chrétiens communient le plus souvent possible.*

Trois questions se posent ici :

1° A partir de quel âge est-on obligé de communier ?

2° Combien de fois est-on obligé de communier ?

3° Faut-il dans la pratique s'en tenir au minimum imposé ?

Répondons à ces trois questions :

1° On est obligé de communier à partir de l'âge de raison. Cet âge est variable, car il ne faut pas entendre par là nécessairement l'âge de sept ans, mais celui où l'enfant est capable de connaître la présence réelle de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie et par conséquent de le recevoir avec piété et utilement. Certains enfants peuvent acquérir cette connaissance avant sept ans ; pour d'autres, au contraire, il faudra attendre plus tard.

Il ne suffit pas d'ailleurs que l'enfant possède le degré d'intelligence suffisant pour l'admettre à la communion. Il faut aussi qu'il ait reçu une instruction suffisante, non seulement sur le sacrement de l'Eucharistie, mais aussi sur le péché et sur la vertu, sur la Rédemption et sur la personne de Notre-Seigneur, et en même temps qu'il ait été formé à la piété. Cette instruction et cette formation seront naturellement adaptées à son jeune âge. On cherchera à lui donner des connaissances claires et simples, mais précises, une piété d'enfant, mais qui ne sera pas faite d'enfantillages, c'est-à-dire qui s'appuiera sur un véritable amour du bon Dieu et sur l'esprit de sacrifice. C'est là le rôle des parents chrétiens, qui devront y apporter tous leurs soins et ne pas retarder l'accomplissement de ce devoir, risquant ainsi de priver l'enfant d'un secours précieux pendant plusieurs années. Ils pourront et souvent devront se faire aider dans cette tâche par le prêtre, notamment dans le cas où ils se sentiraient incapables de la mener à bien. Ils s'en remettront au jugement du prêtre qui aura suivi l'enfant pour déterminer la date de la première communion. Mais ils se souviendront qu'ils sont avant tout autre responsables devant Dieu de cette formation de leur enfant, des retards ou des insuffisances